



L'année de l'éveil

de Gérard Corbiau

Fiche technique

France/Belgique - 1991 -

1h42

Couleur

Réalisateur :

Gérard Corbiau

Scénario :

Gérard Corbiau

Andrée Corbiau

Michel Fessler

d'après le roman de

Charles Juliet



Chiara Caselli (Léna)

Interprètes :

Laurent Grevill

(le chef)

Martin Lamotte

(le 4^e ème de section)

Chiara Caselli

(Léna)

Grégoire Colin

(François)

Stéphane Desvalois

(Feuille Morte)

Nicolas Grossetete

(Vincent)

Alain Fontaine

(Rémy)

Mathieux Poirier

(Félix)

Résumé

1948. François Bertho, un orphelin, est enfant de troupe. Il se choisit un père en la personne de son chef Julien, qui l'initie à la boxe, lui permettant ainsi de vaincre sa peur. Il découvre l'amour auprès de Léna, sa douce et sensuelle épouse. L'opposition de François au sadique chef de la 4^e section motive son renvoi de l'école. Il participe à la guerre d'Indochine où son ami Thierry est tué. Devenu adulte, il retrouve Léna veuve de Julien...

Critique

En 1988, alors qu'il a déjà écrit une quinzaine de livres, Charles Juliet publie un premier roman autobiographique : «*L'année de l'éveil*». Il y raconte comment, orphelin de naissance élevé par des cultivateurs illettrés, aidé par le maire du village qui croit en ses moyens, il se retrouva enfant de troupe à douze ans. Dans cette caserne d'Aix-en-Provence, il découvre la discipline, les humiliations, les bizutages abusifs, mais aussi l'amitié de son chef, l'amour et la trahison dans sa rencontre avec la femme de ce dernier. C'est ce roman que Gérard Corbiau a choisi d'adapter pour son

L E E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA

second film (après **Le maître de musique**).

Sujet fort respectable et de ceux pour lesquels on hésite toujours à exprimer des réticences. L'ennui est que le film de Corbiau ne se montre pas à la hauteur de l'entreprise. L'excès de confiance accordée à une musique elle aussi fort respectable mais dévalorisée ici par un usage abusif (surtout en ce qui concerne le «Quintette en ut» de Schubert) ne parvient pas à occulter davantage la pauvreté d'une mise en scène banalement appliquée que les insuffisances de l'interprétation ou la lourde insistance démonstrative des dialogues. Il demeure quand même quelques scènes plus attachantes, notamment celles relevant de la violence ou des excès du régime militaire, et une évidente sympathie, même mal exprimée, pour les héros. Ce qui ne suffit malheureusement pas à sauver un film aux intentions très honorables.

François Chevassu
Revue du Cinéma n°470 - Avril 1991

Conformément sans doute à l'utilisation optimale des compétences, cette note a été confiée à un rédacteur qui n'a ni vu le précédent film du réalisateur (auquel l'affiche tient à se référer : Metteur en scène du **Maître de musique**) ni lu le roman de Charles Juliet, dont ce second film de Corbiau est tiré - double ignorance qui permet certes d'éviter les comparaisons oiseuses. De ce roman autobiographique, que l'on dit excellent, sur l'éveil à la vocation littéraire, à l'amitié, au culte du héros, à l'esprit de révolte, à la sexualité et à l'amour (lourd programme, tous les éveils sont présents à l'appel), Corbiau a tiré un album d'images élégantes et compassées, à l'académisme digne d'un vénérable cinéma de qualité, genre Delannoy. Le léché de la photo, la raideur de la mise en scène, l'éclat de paysages où jamais il ne pleut, où jamais le ciel n'est gris (exceptons une

jolie scène de neige), le choix des interprètes - un trop beau blond (le «chef» admiré par le jeune narrateur), une trop belle brune (sa femme, exotiquement italienne), un protagoniste adolescent aux trop beaux grands yeux «expressifs», entouré de camarades tous photogéniques, bronzés, bien nourris (alors qu'il s'agit d'enfants de troupe, en 1948, qui mangent surtout de la vache enragée : les grands volent périodiquement le pain des plus jeunes) -, tout concourt à créer une vision lénifiante, idyllique, qui contredit la fondamentale noirceur du matériau. Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable, il ne l'est presque jamais ici car il s'agit d'un «vrai» (les faits, sans aucun doute authentiques, de l'adolescence de Juliet) revu, corrigé, aplati par un regard qui ne sait jamais se dépêtrer de la convention et des stéréotypes. L'idylle entre le jeune François et l'épouse (insatisfaite) de son mentor est, à cet égard, particulièrement peu crédible, et semble le produit d'un vieux fantasme littéraire d'initiation sexuelle par une femme plus âgée (mais pourtant très jeune) et bien sûr très belle.

L'académisme de l'écriture scénaristique et visuelle est renforcé par l'incontinence musicale d'une bande sonore qui bat sans vergogne le rappel des grands classiques pour apporter un supplément d'émotion noble. Cette pratique racoleuse culmine dans une scène (par ailleurs pas mauvaise) où un prof parle à ses élèves des camps de concentration sur fond insistant d'envolée symphonique. Ajoutons que des anachronismes de langage dans le dialogue («c'est génial», «La déprime», une exclamation du genre «Wahou !») ne contribuent guère à la crédibilité de l'ensemble. Le film, pour couronner le tout, s'achève sur un épilogue d'une maladresse insigne, où Corbiau, ne pouvant vieillir son jeune héros et n'osant le remplacer par un acteur plus âgé, décide de ne le montrer que de dos, pour sa réunion, quelques années plus tard, avec «celle qui lui révéla l'amour...» Les cinéastes

qui prennent des risques ont droit au respect, mais ceux qui, ce faisant, ne doutent de rien et ratent tout n'ont pas nécessairement droit à notre indulgence.

Jean-Pierre Coursodon
Positif n°364 - Juin 1991

Gérard Corbiau après **Le maître de musique**, a adapté ici le livre autobiographique de Charles Juliet, rebaptisé dans le film François en hommage à Truffaut. L'adaptation est plutôt réussie, les acteurs sont bons mais le film s'écarte de ses atouts en surchargeant une émotion évidente. L'écriture de Charles Juliet est dépouillée, tendue et frappe comme les petits poings de l'adolescent boxeur qu'il fut et que l'on voit dans le film se faire saigner les mains sur les murs. Le film est bon quand il reste au plus près de cette tension, pas quand il compose un plan et le fige dans l'esthétique. Une certaine naïveté, conservée dans les phrases simples et blessées, écrites et dites par François, s'est perdue dans l'image, s'est diluée dans une mise en musique excessive, omniprésente, qui aboutit en fait à gommer l'âpreté, à lisser l'image et l'émotion, hiatus entre l'émouvante rigueur de la matière et l'exaltation aplatissante du traitement.

Camille Taboulay
Cahiers du Cinéma n°445 - Juin 1991

Propos du réalisateur

En janvier 1990, quand Joëlle Bellon, productrice, m'a proposé la lecture de **L'année de l'éveil** dont elle venait d'acquiescer les droits, je ne pouvais imaginer que j'allais passer un an de ma vie avec une des histoires les plus émouvantes qu'il m'ait été donné de lire.

Dès le premier chapitre, j'ai su que j'allais accepter le pari de tourner cette histoire. Je me trouvais devant l'œuvre

d'un poète, mais aussi, et surtout, devant le témoignage poignant et sincère d'un homme blessé.

Dans son récit, Charles Juliet dramatise par son talent d'écrivain de minces faits quotidiens qui sont, dans la vie de cet enfant de troupe, autant d'étapes existentielles.

Il ne s'agissait pas seulement d'adapter une «fiction», mais de tenter, avec autant de sincérité que l'auteur l'avait fait, de transmettre par l'image, l'extraordinaire qualité d'émotion, le poids de vie que représentait le livre.

Charles Juliet ne souhaitait pas participer à l'adaptation, et nous avons, d'un commun accord, décidé de ne pas nous rencontrer tout de suite. J'avais besoin de prendre, en toute modestie, mais aussi en toute honnêteté, mes libertés de cinéaste avec le texte, l'écrivit. Libre d'inventer, pour un autre langage, qui exige d'autres règles, une dramatisation personnelle.

Ce qui nous a guidé, c'est l'adéquation d'émotion, le respect de la démarche intérieure de notre héros. Tout cela, sans perdre jamais de vue que l'équilibre est fragile entre la vérité du livre et celle du film.

Les seules «trahisons» que nous nous sommes autorisées, sont celles exigées par la dramaturgie d'un art autre que l'art littéraire.

C'est ainsi que nous avons inventé une fin où se mêlent le thème de l'amour et celui de l'écriture comme acte salvateur. Nous l'avons fait comme un hommage à l'auteur, lui qui a été sauvé par les mots, par l'écriture.

Adaptant un récit autobiographique, il nous a semblé plus décent de donner au personnage principal du film un autre nom que celui de l'auteur. C'est en pensant à François Truffaut, que Charles Juliet et moi-même admirons, que nous l'avons prénommé François.

Pour interpréter cet adolescent «différent» déchiré entre sa soif de vivre et l'angoisse d'une existence dont il ne connaît que la rudesse, il fallait bien sûr

un comédien exceptionnel, intelligent pour comprendre la démarche intérieure du personnage et suffisamment sensible pour ressentir toute cette gamme d'émotions qu'exigeait le sujet. Ce garçon allait porter sur lui la force du film, et il devait être conscient de l'enjeu - ce qui n'est pas évident pour un garçon de cet âge.

Ce garçon, je l'ai cherché très longtemps. Plusieurs mois. J'ai même cru que je ne le trouverais jamais. Et puis, peu avant le tournage, j'ai rencontré Grégoire Colin.

En le voyant, j'ai su tout de suite que j'avais trouvé mon interprète. Ce qui m'a frappé dès l'abord, c'est l'intensité de son regard.

Le choix de Laurent Grevill pour interpréter le «Chef» s'est fait de manière très sereine. J'avais beaucoup aimé son jeu dans **Hôtel de France** de Patrice Chéreau. Et puis, il exprime en apparence le calme, la maîtrise. Mais il y a en même temps, une légère faille dans son regard. Comme le «Chef» qui est un personnage double, animé d'une vraie violence, profondément enracinée en lui. Cette violence surgit, malgré lui, comme des poussées de fièvre, comme l'expression d'une maladie intérieure.

Quant à la femme du «Chef» interprétée par Chiara Caselli, je voulais qu'elle soit étrangère pour insister sur la solitude du personnage, son isolement, son besoin frustré de communication. C'est dans ce sens que Léna rejoint une autre solitude, celle de François, et qu'elle arrive à la comprendre.

Il fallait qu'elle soit belle, sauvage, sensuelle, qu'elle puisse insuffler à cet adolescent, l'intense foi de vivre qui l'anime malgré ses désarrois.

Le regard de Chiara appartient à la même famille que celui de Laurent et celui de Grégoire. J'y tenais beaucoup. Ces regards contribuent à l'évidence de ce trio.

Et puis, il y a Galène, interprété par Johan Rougeul. C'est le double antinomique de François : extraverti, solaire,

intensément optimiste.

Martin Lamotte a accepté de jouer l'autre chef. Son talent donne à ce personnage englué dans la médiocrité, une carrure tout-à-fait pathétique.

Le Capitaine, joué par Roger Planchon, est un être convaincu de l'honnêteté de son rôle au sein de l'armée, mais aussi envahi de doutes, sensible aux autres mais attentif et intelligent.

Et j'ai aimé travailler avec les jeunes acteurs. Avec les enfants, c'est évident, touchant, et magnifique.

C'est un film à la première personne. Il n'est donc pas «objectif». Les faits de la réalité nous apparaissent toujours à travers le prisme de la sensibilité de François qui interprète ce qui le touche, l'agresse, le modifie, le force à réagir

Dossier réalisateur

Le réalisateur

Chef-monteur puis animateur du service musique-opéra de la Radio-télévision belge, il a donné une œuvre élégante et raffinée sur la maîtrise du chant. Le concours organisé par le prince Scotti (formidable Patrick Bauchau) qui permet aux élèves de Dallayrac (Van Dam) de l'emporter est superbement mis en scène, rendant hommage au **Don Juan** de Losey. **L'année de l'éveil** se place sur un registre différent, celui de l'adolescence, mais il est aussi le récit d'une formation.

Jean Tulard

Dictionnaire des réalisateurs

Filmographie

Le maître de musique	1989
L'année de l'éveil	1991
Farinelli	1994